

## Précis de confusion (extraits)

Jacques Folch-Ribas

Volume 21, Number 1 (121), January–February 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60127ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Folch-Ribas, J. (1979). Précis de confusion (extraits). *Liberté*, 21(1), 5–8.

# Tribune

---

## *Précis de confusion (extraits)*

---

JACQUES FOLCH-RIBAS

Ce qui brille n'est pas or ; mais le remplace avantageusement. Car nous vivons l'époque du clinquant, où se confondent les causes, et les effets. Le plus grand écrivain est celui qui a la plus forte voix, dans le même temps que la plus grande diva est celle qui épouse le mieux : car enfin, on se demande quelles sont la part de l'art, qui est grand, et celle d'Onassis, qui est gros, dans le succès de la Callas ?...

L'époque est passionnante, vraiment... Tout se mêle, dévie, et se diffracte. Il faut d'étranges loupes pour tirer le net du brouillé. Car pour le vrai, rien à faire pour le tirer de là : il y a longtemps que parler de vrai, de vérité, de véritable, c'est faire hausser les épaules. C'est presque suspect. Le vrai existe-t-il ?, s'exclament les docteurs de cet air pénétré que donnent seules les décadences. Et ils facilitent ainsi les plus grandes confusions. Nous sommes en décadence.

Comment aimer la sottise d'hiver des sociétés repues et éructantes ?... L'Histoire a fait de nous des diplodocus. Le monstre ayant tout bouffé, son cerveau se réduit à une circonvolution, une seule. Il est débile, profondément. Et il est plein. Alors il s'endort, dans la gloire des visions diffuses que donne l'ivresse, les yeux mi-clos, confondant au loin les glaciers qui avancent avec une forêt qui grandit, et qui serait succulente.

\* \* \*

Nous prenons aujourd'hui les vessies pour des lanternes. Nous confondons le fond, et la forme. Nous confondons tellement, que c'en est confondant. Par exemple : on lit partout qu'il faut réformer la société, chacun y va de son schéma, de son scénario, de sa machine de guerre, aux rouages bien ronds, et engrenés. La pensée devient mathématique. Insidieusement, à force d'établir et de perfectionner la machine à roues, on en vient à oublier à quoi elle devait servir : à l'individu. Je dis *individu* car j'ai peur de l'*Homme* : ce mot en est venu à vouloir dire son contraire, un ensemble, alors j'aime mieux individu. Il y a quelque chose de clair, et de sans partage, dans individu. Va pour individu.

Réformer la société, donc ? Pourtant, les schémas n'ont pas manqué, et ils ont tous échoué. Comment peut-on ne pas contempler avec ironie la kyrielle des idées, et ce qu'elles ont, toutes, donné pour résultats ? Depuis les religions de l'Amour dont les avatars les plus récents sont Jimmy Jones en Guyana et, à notre toute petite échelle, la censure religieuse des « Fées ont soif », jusqu'au matérialisme marxiste dont les avatars les plus percutants sont le génocide cambodgien et le Goulag... Comment ravalier ses larmes, sinon en se moquant des idéologies ? Le nettoyage par l'humour, bien sûr, assez facile j'en conviens mais qui, au moins, oxygène un peu l'individu.

\* \* \*

Si l'on cessait de penser qu'on pense pour les autres ? Ce serait sa plus grande gloire, à l'individu. Nous le prendrions tel quel, tel qu'il est, nous lui laisserions son nez pour les odeurs qu'il aime, et tous ses autres sens pour qu'il s'en serve à son bon goût. Nous lui laisserions sa façon de vivre à lui, son éthique. Contradictoire, il aurait le droit à la contradiction. Il aurait le droit au vide, aussi ; car le plus souvent il ne pense pas. (Quand je ne pense pas, M. Descartes, suis-je ?) Il aurait surtout le droit de s'en moquer, et de donner aux choses l'importance qu'il voudrait. Que ce serait donc agréable, et le bel individu que nous aurions là !

La femme, le vin, la poésie, les couleurs, la lumière, l'homme, les animaux ; que sais-je, nous parlerions de tout cela, entre nous, les individus. Nous aurions des conversa-

tions aux odeurs variées. Ce serait en quelque sorte la *liberté*. Loin du monstrueux sérieux de notre « société », qui fabrique à la chaîne les plus grands emmerdeurs qui soient, nous parlerions de mille choses...

Nous aurions des amitiés, indiscutables. Indestructibles, aussi. Dans ma famille, il y eut un oncle auquel ses frères et soeurs ne parlèrent pas durant vingt ans — vingt ans ! jusqu'à sa mort... — parce qu'il votait mal. Nous sommes des cannibales.

Il y aurait mille choses de quoi parler. Mais en ce moment, nul ne parle de ces mille choses. Comment se fait-il donc ? C'est, me dit-on, qu'il y a une *tension*. Ah bon, bien, c'est entendu. Mais si l'on attend que cette tension s'achève, nous risquons tout, c'est-à-dire la mort par ennui profond. Quand le monde a-t-il été détendu ? Jamais. On y a toujours, pourtant, parlé de mille choses...

Mille choses... Qui parle aujourd'hui de la Femme, par exemple, de mes rapports avec elle, de l'intérêt qu'elle provoque en moi, qui en parle aujourd'hui (à part de doux poètes rares) si ce ne sont des femmes, justement, et qui parlent d'elles, chacune, se prenant individuellement chacune pour l'éternité féminine, confondant allègrement et avec un appétit redoutable leur sensation, fort intéressante, avec l'éternité, dont je me fiche.

Qui parle, autre chose, par exemple : d'art ? Combien de siècles y a-t-il que nous n'avons entendu parler de théâtre lyrique, comparé le lyrisme de Verdi au vérisme de Puccini ? L'opéra : globalité, essence, type, se réduit, si l'on en parle, à une chose qui mérite, ou non, subvention du gouvernement !... Combien de siècles que nous n'avons parlé peinture, peinture d'un peintre ? Tenez : Balthus, vous aimez ? Trop snob ? C'est votre droit, et merci pour cette seconde d'intérêt... Oh bien sûr, le  *aimez-vous Brahms* fait bas-bleu, adolescent, que sais-je encore. Taisons-nous. Soyons sérieux. Soyons dur. Les temps sont durs. Il y a une *tension*. Oh, sottise !

Au demeurant, et pour en finir, qui parle même de *parler* ? Converser ? Mais qu'est-ce que converser ? Est-ce intéressant, au moins ? Vaut-ce la peine ? Si nous en parlions ?

Souvenons-nous : il n'y a pas si longtemps, on disait : toute bonne conversation doit éviter deux sujets : les deux sujets qui conversent. C'est un art. C'est une progression qui vibre et dont l'équilibre — suite de déséquilibres successifs très légers — se renouvelle continûment par des mouvements qui semblent anodins. A la fin, l'impression de s'être avivé, de s'être fouetté, est très profonde et très bonne... Ah oui ? Quelle idée baroque. C'est bien d'un autre temps, tout ça, et quel esthète vous faites !...

Aujourd'hui, on confond la conversation et le duel. L'intolérance s'installe, elle se repaît de nous, car nous sommes frustrés. Elle en profite. S'engueuler est devenu un genre de vie. Une manière. Et si tous les journalistes commencent toutes leurs questions par « oui mais... », c'est bien un signe : il ne s'agit pas de s'intéresser, il s'agit de contredire. Et si une journaliste fait promettre à un Premier Ministre de ne plus fumer devant les enfants (!) ce n'est pas rien : il s'agit de dominer et de vaincre. C'est l'extrême-extrême droite. Intolérance et sottise sont de même farine. (Et si un Premier Ministre se prête à ce jeu, ce n'est pas rien non plus : Cela fait frissonner.)

Aujourd'hui, les temps de la haine approchent. Bientôt on ne se parlera plus gentiment. Je m'avancerai au milieu du salon, je prendrai la parole devant les autres, ceux qu'il faut écraser d'arguments, abrutir de preuves, assommer de moqueries et de mépris brillants (enfin : qui auront l'air d'être brillants) jusqu'à ce qu'ils se taisent, s'écrasent et rampent et que moi, seul, je savoure mon triomphe imbécile de solitaire conversant. Cela durera un court instant. Et un autre solitaire prendra la parole, à son tour, entreprendre son numéro d'onaniste qui a raison, fendant la bise, l'oeil sombre...

Ces temps-là approchent. On confond la parole et l'action, le ton de voix et la preuve logique (toujours la Callas). Pour être brillant, il faut aujourd'hui être méchant. N'avoir pas l'esprit de l'escalier — marque, pourtant, des grandes réflexions — mais au contraire l'esprit du salon.

Alors, on s'interroge, en désespoir de cause : il reste peut-être le sens du sacré ? Ce sens, que l'on juge indispensable à la vie même, nous allons le trouver, en effet, mais confondu (lui aussi, allons bon !) avec le pouvoir. Lequel pouvoir se confondra, avec la politique... Ah, que ces choses-là sont compliquées ! Confusion sur confusion, à l'infini, comme ce poste de télévision qu'on montre à la télévision et sur lequel se voit le programme de télévision qui montre le poste de télévision sur lequel... Un instant, permettez, l'image vient de changer : ce sont les débats à l'Assemblée nationale. Le terrorisme vient de se mettre en marche. Devant l'écran, voici l'individu qui écarquille les yeux. Fasciné, il s'intéresse à un mot qu'un orateur laissa échapper ; le mot fit rire l'Assemblée, voici qu'il fait rire maintenant notre individu. (Le temps passe, sournois.) Déjà le Ministre des Nettoyements et Dispositions réplique : il s'est vêtu comme sont vêtus dans les films du cinématographe les Sénateurs d'Orégon, avec en plus une cravate de viyella vibrant, bleue la cravate, et le voici qui pointe d'un doigt le Chef de l'Autreposition. L'individu terrorisé se penche en avant, vers l'écran, sa bouche s'entrouvre dans le relâchement musculaire que provoque l'intérêt : c'est autrement passionnant que le procès de Jeanne d'Arc, ça, mes enfants ! L'individu jouit (Le temps passe, encore, toujours).

Ainsi, le pouvoir d'émerveillement de l'individu s'est déplacé. Du tendre vers le niais, la confusion s'établit. De la liberté, vers la terrorisation. De la pensée, vers le rituel. L'archétype, qui veut que le Sénat romain ait été une bien bonne chose (ce qui resterait à prouver et dont tout permet de douter), l'archétype prend le dessus, il est plus fort, à lui seul, que les sens de la vue et de l'ouïe réunis, ces sens confondus de honte, qui transmettent indifféremment à l'individu cette scène télévisuelle aussi bien qu'ils lui transmettraient, sur demande, le coucher de soleil orangé qui baigne en ce moment même les structures d'aluminium de la ville.

Le pouvoir — confusion avec la politique — a pris en charge le sacré. Tout le sacré. Il ne reste rien. Que la confusion. Le pouvoir pense qu'il pense : il ne voit pas qu'en réa-

lité, il croit. Confusion. Les voilà bien, les dépouilles du sens du sacré.

La chance des idéologies (des religions) c'est qu'elles abrutissent. Par la réduction de la responsabilité personnelle, leurs chances augmentent. L'idéologie politique, c'est la mort de l'individu, remplacé par le « ça » des psychiatres. Un ensemble de pulsions instinctives. Le « ça », c'est la tyrannie. C'est l'anonyme. C'est l'absolu. L'origine gnostique (religieuse) de la politique semble très claire. Mais qui s'en soucie ? Le pouvoir sied aux idéologies, il leur permet des rituels considérables, très élaborés, d'une grande portée mystificatrice, et qui entretiennent la confusion.

L'individu, sur cette galère, attrape le mal de mer.

\* \* \*

Dans ces conditions, on peut se demander : mais qu'avons-nous fait de notre humour ? De notre gaité ? Car je me souviens, il n'y a pas si longtemps, que nous savions nous moquer de nous... Nous étions même, si mes souvenirs sont exacts, le peuple le moins compassé qui soit. Presque une exception : la constipation ne nous visitait pas... Ce doit être cette *tension*, cette fameuse *tension*... C'est sans doute elle qui nous fait tout confondre : le principal et le secondaire, la réflexion et la pulsion, le plaisir des sens et la performance sportive, l'art et une « industrie culturelle », l'artisanat et le gadget insane, la chanson populaire et la parodie moderne de crin-crin de village, l'objet et l'ombre, le chat et son propriétaire-esclave.

Fichue tension. Cette tension-là me tue...

N'ayant plus personne pour parler, je m'écris cela, à moi, individu. Je ne tiens plus guère à me convaincre. Je me laisse paresser. Je me confonds avec un autre, qui s'en moquerait ; puisque tout se mêle et s'entre-choque... Ce n'est pas désagréable. Je flotte au sein du liquide que je crois intelligent, mais qui ne l'est peut-être pas. L'intelligence, l'intelligence seule palpite. Et l'intelligence est unique, elle est individuelle. Comme la résistance.